

(Université  
des Annales) - 1928 -

« Conferencia » VIE CONTEMPORAINE

130

**Autour du Moi et du Monde**

# Inquiétudes Contemporaines

CONFÉRENCE DE

**M. GASTON RAGEOT**

faite le 23 novembre 1928

MESDAMES, MESSIEURS,

**J**E SUPPOSE que vous ayez une personne très chère malade et dont on est en train de prendre la température. Je suppose qu'une autre personne très chère, vous la sachiez dans une automobile puissante, conduite par un jeune homme d'aujourd'hui, et par conséquent exposé aux plus grands dangers. (Rires.) Vous éprouvez ce que l'on appelle de l'inquiétude.

Voici un conférencier, votre serviteur, qui se représente une fois de plus devant vous avec la même voix, les mêmes tics, peut-être le même veston, et qui se demande comment vous finirez par prendre cette petite histoire : il éprouve de l'inquiétude.

Au contraire, vous avez un ami qui attend une décoration, un honneur éclatant ; vous-même, vous attendez les fiançailles de votre fille, le divorce de votre fils, enfin des choses que vous n'êtes pas sûr qu'elles vont se réaliser : vous éprouvez de l'inquiétude.

Vous voyez que, dans tous les cas, votre état d'esprit est très agaçant, très nerveux, très impatientant. Cet état d'esprit se résume toujours en ceci : votre disposition dépend d'un événement qui ne dépend pas de vous. L'inquiétude est, en quelque sorte, l'attente sans volonté de la décision du destin. Et alors, tantôt vous pouvez craindre que ne surgissent des événements malheureux, et tantôt vous pouvez craindre que ne se réalisent pas des événements heureux. Que vous éprouviez une inquiétude vers le bonheur ou une inquiétude du malheur, il n'en est pas moins vrai que l'état d'esprit est toujours le même : vous êtes dans un état d'abdication de la volonté.

Eh bien ! mesdames, messieurs, partons de cette observation, et remarquons que parmi tous les événements qui peuvent surgir dans une destinée humaine, le plus important, en définitive, est la vie elle-même : et alors, à vingt ans, à

dix-huit ans, quelquefois à cinquante, peu importe, vous vous trouvez, en présence de votre avenir, dans l'état que nous décrivions tout à l'heure, et il vous arrive de vous dire : « Est-ce que ma vie dépend de moi ? Est-ce que mon destin, je vais pouvoir le faire moi-même ? Est-ce que même je vais savoir vivre ? »

Cette inquiétude généralisée, cette inquiétude de toute jeunesse est un état normal, habituel, essentiel, aussi vieux que l'humanité elle-même, et c'est pourquoi, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils sont inquiets, ils n'ont cessé de chercher par des morales, par des religions, par des philosophies, à se soutenir contre cette inquiétude, contre cette crainte de ne pas savoir et de ne pas pouvoir vivre, et ils se sont imposé ce qu'ils appellent des règles de vie, des principes. (Applaudissements.)



Je vous demande pardon de cette dialectique, mais vous allez voir qu'elle nous conduit dans le plein de notre sujet. Or, si vous voulez bien considérer que, de nos jours, ces principes de morale et de foi religieuse, ces doctrines philosophiques, ont été soumises successivement à des efforts critiques, qui, dans beaucoup d'esprits, ont ébranlé les certitudes premières ; si, d'autre part, vous voulez bien considérer qu'à cette angoisse en quelque sorte théorique, religieuse, philosophique, la société d'aujourd'hui qui nous pousse avec tant de violence vers des convoitises indéfiniment renouvelées, qui ne cesse de nous poser d'heure en heure, quelquefois de minute en minute, des problèmes dont dépend notre destin économique, pour nous le plus important de tous, vous pouvez vous rendre compte que nous sommes exposés à une perpétuelle inquiétude. Et voilà pourquoi notre âge est devenu par excellence l'époque de l'instabilité spirituelle et de l'angoisse sentimentale, de l'impatience et de l'irrésolution morale.

Ainsi cette espèce de peur et d'angoisse que tout à l'heure je vous montrais dépendant des événements extérieurs, de forces opposées à nous, nous avons fini par la faire descendre dans notre propre conscience, et à force de nous défier de la fatalité, nous avons fini par nous défier de notre propre volonté. Et voilà pourquoi, à l'heure présente, le problème de son

divine, les flèches d'Apollon. Les petits enfants reçoivent ces flèches et se sauvent sachant à peine d'où elles viennent, ils sont épouvantés, ils ne sont pas inquiets. Ils savent bien qu'il n'y a pas à discuter la colère du dieu. Il n'y a rien à faire contre cette flèche mortelle, ils la subissent, se résignent et meurent. De même, ceux qui portent en eux une foi inébranlable et



(Photo Velle.)

M. André Gide, par Jacques-Emile Blanche.

(Musée de Rouen.)

destin, le problème de sa volonté qui pourra ou ne pourra pas triompher de la vie, qui sera vaincue ou non, obsède chacun de nous. Bien plus, il nous arrive, il arrive à la jeunesse d'aujourd'hui de se méfier, non pas seulement de la vie, non pas seulement de ses forces, mais même de son élan. On ne se demande pas seulement si on pourra et si on saura vouloir, on se demande si même on va vouloir, si on ne se trouve pas devant une véritable inertie dont on ne pourra pas triompher.

Et voilà comment ce problème de l'inquiétude est devenu, par excellence, le problème moral de la vie moderne.



Vous connaissez la légende de Niobé sur laquelle s'abattent les flèches de la colère

inébranlée peuvent avoir la contrition imparfaite ou parfaite, ils n'ont pas d'inquiétude. A proprement parler, l'inquiétude est une création du XIX<sup>e</sup> ou du XX<sup>e</sup> siècle, et c'est pourquoi vous ne devez pas vous étonner que les premiers qui en ont souffert, à savoir nos grands romantiques, — je crois bien que je n'ai pas fait une conférence ici sans prononcer le nom du romantisme ou des romantiques, je ne crains pas de me répéter et je ne me répète pas ! Car le romantisme est partout, et à chaque instant nous le voyons réapparaître, parce qu'il a exprimé, en effet, un des âges les plus originaux et les plus dramatiques de l'humanité — vous ne devez pas vous étonner que les premiers qui aient souffert de cette inquiétude, nos romantiques, qui étaient de grands enfants, aient fait des gestes d'enfant. Ils se sont

rassurés en poussant des cris, en gémissant. Ils se sont révoltés contre la vie, ils n'ont pas songé à se retourner contre eux-mêmes, car ils jugeaient que les femmes étaient perfides, que les hommes étaient menteurs, que la société était mal organisée, que la nature était indifférente, etc., ils s'en sont pris à l'univers entier. C'était une attitude qui ne pouvait se prolonger. Depuis, nous avons réfléchi. Les philosophes, les artistes, les savants nous ont montré que, de cette inquiétude, la source première était non pas dans la nature, mais en nous-mêmes.

Et voilà comment, mesdames et messieurs, je me trouve aujourd'hui avoir à vous présenter non pas une étude littéraire, mais une étude documentaire, de l'un des hommes dans lesquels cette inquiétude a été le plus sensible. Elle a été son âme, elle a été son œuvre, elle a été son inspiration. Il semble qu'aujourd'hui elle soit un peu sa libération. C'est André Gide qui figure actuellement le mieux cette inquiétude contemporaine. (*Applaudissements.*)

André Gide occupe une situation bien particulière dans la littérature et même dans la philosophie. C'est un écrivain dont presque personne parmi vous ni moi-même ne pourrions dire qu'aucun de ses livres est l'objet de notre prédilection constante et un de nos livres de chevet qui nous console, nous soutient, et sur lequel nous nous jetons chaque fois que nous souffrons du mal dont précisément nous parlons en ce moment. Il n'a pas, en quelque sorte, écrit encore de chef-d'œuvre, et cependant il a une situation de maîtrise, il a une autorité, un rayonnement qui sont supérieurs à son œuvre elle-même. Et c'est ce qui vous prouve bien, mesdames et messieurs, que nous avons à nous occuper aujourd'hui, en présence d'un écrivain de cette nature, beaucoup moins d'un problème littéraire que d'un problème moral (1).

André Gide, est né en 1869 à Paris, d'un père languedocien, d'une mère normande, tous deux protestants.

Tous les mots que je viens de prononcer ont une importance capitale. Nous allons retrouver le sens qu'ils contiennent dans la psychologie et l'évolution morale d'André Gide.

(1) De même que je me garderais bien de parler ici de l'œuvre et de la personnalité entière de Gide (ce qui fait le plus de bruit est-il jamais l'essentiel?) j'attire l'attention sur ce double sens du mot moral. Ce mot ne signifie pas, ici, ce qui est conforme à la morale (Gide a entrepris de combattre la morale courante), mais ce qui se rapporte à la conduite, à l'usage de la vie, simplement.

Il fut un enfant chétif, malingre, il dut interrompre ses études à douze ans. C'est peut-être le plus grand bonheur qui lui soit arrivé dans son existence. Quand on est réduit, avec une excuse légitime, à ne pas travailler, c'est véritablement une bonne fortune, et surtout quand on a douze ans ! Des voyages, des séjours à la campagne, tout ce qui incline à la méditation. Vers dix-huit ans, il reprend ses études. Précocité comme tous ceux qui ont vécu, se sont formés à part, il se lance de bonne heure dans la littérature, écrit un volume de vers *Les Cahiers d'André Walter*, qui commence déjà à créer autour de lui une atmosphère si profitable de demi-scandale. Il se lie avec les jeunes écrivains d'alors, notamment avec Pierre Louys. Il collabore à une revue qui s'appelle *Le Centaure*, et il fréquente les grands salons littéraires, c'est-à-dire le salon de Mallarmé, d'une part, et le salon de Heredia, d'autre part. Là, il est par excellence le jeune homme de lettres, écoutant, discutant ses petites théories, rayonnant d'intelligence et d'une curiosité passionnée. La curiosité est certainement chez lui, comme elle est chez Proust, l'un des traits fondamentaux.

Il y a, mesdames et messieurs, des passions bien diverses parmi les hommes et les femmes : les uns aiment l'argent, les autres les tableaux, les autres les timbres-poste... André Gide a aimé les idées. Il est un esprit passionné. Sa fièvre originelle, c'est celle de comprendre, de connaître, d'expliquer, et cette flamme brûle trop vite, elle est trop chaude.

Il part en voyage. Est-il à ce moment-là déjà souffrant ? Peu importe. Le certain est que les deux événements essentiels de sa vie ont été un voyage et une maladie. L'un et l'autre, d'ailleurs, furent heureusement combinés, comme il arrive dans toutes les destinées harmonieuses, puisque la maladie est arrivée pendant le voyage. A Biskra, il est tombé malade, il a souffert, il a vu la mort en face, il a médité et il en est revenu autre. Mais quand on revient au monde, on ne le voit pas du tout du même oeil que quand on y vient, et cette renaissance produit généralement des transformations profondes.

Lorsque André Gide retrouve la vie, il ne peut plus fréquenter les salons ; les discussions, les théories, le symbolisme, les écoles, les palabres toutes préparées de cet auguste maître Mallarmé, tout cela lui est pénible. Il est d'une nervosité telle qu'il a pu dire : « Quand je vois les autres boire du café, cela m'agite ! » (*Rires.*) Il est tellement impressionnable que,

ce contact, il ne peut plus le supporter. Alors recueillement, méditation, solitude : le plein de l'inquiétude. Que va-t-il faire ?

Protestant, je vous l'ai dit, morale religieuse : préoccupé du ciel, de Dieu, de son salut, il ne sait comment réaliser tout cela parmi les hommes, c'est-à-dire ces êtres épais et plats qui ne comprennent rien à rien, pas même à eux, qui ne se soucient pas de leur destin. Et il a trouvé cette formule admirable que « la pensée des autres est plus inerte que la matière elle-même ». Essayer de faire

à l'égard duquel il s'était montré pourtant assez sévère, qui manifesta par là la générosité de son cœur et de son esprit, Octave Mirbeau, cita dans un article *L'Immoraliste*, et cela suffit à révéler à André Gide la grande loi de pénétration des livres originaux et forts. On jette un livre comme un morceau de bois dans une rivière, il faut qu'il flotte. D'abord, il disparaît, puis remonte, s'il doit flotter, et le courant l'emporte. Il lui faut plus ou moins de temps. Il a fallu dix, quinze ans, presque vingt ans pour certains livres d'André Gide. Il a fait

*Donner le plus possible d'humanité, - voilà  
la bonne formule.*

*André Gide*

Un autographe de M. André Gide.

pénétrer un idéal dans un cerveau, cela lui paraît une entreprise folle, et il écrit (voilà le secret de son succès de maintenant), il écrit non pour ces gens qui ne comprennent rien, mais pour lui, il écrit pour se sauver, pour se connaître, il s'exprime pour lui et pour se réaliser. Il écrit tellement pour lui que ses livres n'ont aucun succès, car je ne sais pas si vous vous doutez maintenant, devant la célébrité mondiale d'André Gide, de l'obscurité de ses débuts, lorsqu'il publie *Les Nourritures Terrestres*. Il y a juste trois articles dans la presse. Comparez un peu aux articles que se font publier les débutants d'aujourd'hui ! Il a juste trois articles. Lorsque paraît *L'Immoraliste*, l'un de ses livres les plus fameux, les trois mêmes pauvres plumitifs refont à peu près les trois mêmes articles, et c'est tout. Alors, il est un peu surpris, un peu découragé. De 1902 à 1909, jusqu'au moment où il publiera *La Porte Étroite*, il est presque sur le point de renoncer à écrire. A quoi cela peut-il servir, ces livres qui ne sont tirés qu'à mille exemplaires et qui ne se vendent pas ! Ces échos incompréhensifs, ce n'est vraiment pas là de quoi exalter un effort ni apaiser une inquiétude ! Par bonheur, un homme

confiance au succès, il a continué. Les vrais succès ne sont pas ceux d'aujourd'hui, ce sont ceux de demain. (*Applaudissements.*)



Après *La Porte Étroite*, il se trouve presque devenu un personnage. Aujourd'hui, je ne sais si vous vous représentez bien ce qu'est André Gide : c'est une sorte d'apôtre consultant. Il reçoit de tous les coins du monde des lettres d'hommes et de femmes en proie à leur destin, qui lui font part de leurs difficultés sentimentales ou même quelquefois financières, et qui lui demandent comment sortir de leur tragédie intime, ce qui, encore une fois, peut nous permettre de saisir dans le destin de Gide une grande loi de la pensée humaine.

Les œuvres littéraires ne réussissent jamais par la littérature : c'est toujours parce que, dans le coin d'un livre, dans une réplique de pièce ou même dans un texte philosophique, des hommes et des femmes qui souffrent ont cru trouver une réponse à leur problème secret. C'est toujours parce que l'on apporte à ceux qui vous lisent ou qui vous écoutent une sorte de solution au problème de la vie, c'est parce

que l'on fortifie toujours les volontés, parce que l'on affermit les esprits, que l'on peut avoir une action quelconque sur ses semblables.

La force d'André Gide a été que, pendant toute sa vie, il n'a jamais fait que se poser une question : Comment vivre ? Et tous ceux qui se posaient cette même question sont venus chercher sa réponse. Aujourd'hui, il est donc ce grand consultant dont je vous parle, aspect sous lequel je me le représente plus volontiers, une sorte de gentilhomme fermier. Il possède en Normandie une propriété qu'il a décrite dans *L'Immoraliste*. Tous ses ouvrages sont des confidences presque intimes. Il se présente alors avec une sorte de sérénité, de sécurité tout à fait différentes de cette nervosité de sa jeunesse et qui montrent le chemin parcouru.



Pour vous fixer un peu cette physionomie morale que je viens d'esquisser, permettez-moi de mettre sous vos yeux son image matérielle que j'emprunte à la plume, si j'ose dire, d'un peintre. C'est, en effet, le portrait de Jacques-Emile Blanche, qui rappelle les souvenirs du moment où André Gide posait devant lui.

« Ce jeune huguenot si pâle, aux sombres cheveux plats, qui se prétend timide mais affirme tant d'autorité, je l'avais rencontré chez Robert de Bonnières. Voilà qu'il pose dans le cabinet de toilette vert que j'avais alors à l'atelier d'Auteuil. La lumière de cette petite pièce l'a séduit, comme celle d'un aquarium. Il faut être de son temps, et celui de des Essintes est du symbolisme, ne l'oublions pas !

» Mon modèle, maigre mais de construction robuste, frileux et comme ramassé sur lui-même, a déposé son ample macfarlane pour s'asseoir sur un fauteuil de paille anglais, coincé entre une porte couleur de pistache et une armoire à glace de Maple. Des hortensias roses sont à terre, non, sans doute, par l'effet du hasard. [Voyez, cette mise en scène est simple.] Tout de même, les hortensias bleus, à la mode, eussent semblé trop « décadents ». Le visage un peu chinois du jeune évangéliste, un grain de beauté volumineux le marque, ses yeux d'hématite, bridés et étincelants, vous fixent avec le regard d'un prédicateur. La tête est soutenue par une main aux doigts en spatule, épais, qu'orne un anneau d'or ; l'autre main tient un livre posé sur l'un des genoux ; les jambes croisées flottent dans un pantalon de cheviote, gris comme la veste. Extrêmement romantique, mais qui se défend de l'être, mon nouvel ami parle, les dents serrées, avec une charmante onction, une

langue précise, pure, qui tranche sur la redondante logomachie d'alors.

» Toute ma toile sera verdâtre ; je teint d'ivoire des chairs, le gris argenté du costume empruntent à la décoration, aux lambris, une tonalité glauque de nymphée ; et l'artificielle atmosphère créée par des rideaux de liberty donne aux corps qui s'y meuvent un vague aspect de madrépores dans une vasque de cristal. Le crâne de Gide se détache sur une reproduction du *Pablo Sarasate* de Whistler ; dans la glace qui recouvre cette photographie, se reflètent des lumières couleur d'aigue-marine. Ameublement, décor de ce pavillon, situé dans un jardin qu'assombrissent des arbres touffus, décèlent le goût le plus récent pu les choses d'Angleterre et d'Extrême-Orient.

Tel est l'écrivain, telle est sa personne.

Des traits que je viens de rapporter devant vous, ce qu'il vous faut surtout retenir pour pénétrer dans l'œuvre, c'est la formation intellectuelle, aussi large, aussi développée, aussi intense que peut être celle d'un homme de son temps et, d'autre part, la formation presque puritaine de la sensibilité et de la volonté ; c'est enfin la fièvre d'une nature nerveuse, impressionnable, désireuse de posséder le monde entier sous toutes ses formes. Si bien que tous ces éléments vont commencer par s'opposer les uns aux autres et que Gide aura vécu le drame intime le plus intense et peut-être le plus violent de toute sa génération. Et c'est ainsi qu'il aura véritablement figuré dans sa personne, avant de la figurer dans son œuvre, l'inquiétude contemporaine. (*Applaudissements.*)



Je voudrais vous parler de son œuvre, rapidement, en prenant simplement quelques points de repère, de même qu'on trace une chaîne de montagnes avec quelques sommets.

Le premier des ouvrages auxquels nous allons accorder notre attention est celui qui est intitulé *Les Nouritures Terrestres*. C'est une œuvre indéfinissable, d'un genre qui ne ressemble ni à la poésie, ni au roman, ni à l'essai. Il y a de tout, de la philosophie, de l'imagination et de la fantaisie, des vers et de la prose. C'est le jaillissement spontané de cette âme que nous avons essayé de définir, âme de passionné, âme d'intellectuel, toujours fiévreuse et hantée des devoirs envers soi-même.

Voyez-vous, mesdames et messieurs, il y a là un point très important, et je vous demande la permission de vous le signaler de cette manière :

Dans la littérature contemporaine, les deux esprits, les deux personnages, les deux écri-

vains assurément les plus originaux et les plus curieux sont, d'un côté André Gide, et, de l'autre, vous devinez qui ? Marcel Proust. Marcel Proust, comme André Gide, a été la triomphale victime d'une inquiétude ininterrompue, d'une curiosité insatiable. La différence entre l'un et l'autre est bien simple : Marcel Proust ne s'est jamais intéressé qu'à ses semblables, d'abord à ses semblables immédiats, ceux de son monde, les snobs, les riches, les élégants, les mondains, et ensuite, par extension, en pénétrant au delà de ces consciences mondaines, à l'humanité en général. Il n'y a, dans l'œuvre de Marcel Proust, parmi ses types innombrables, aucune inquiétude de l'au delà, de la vie éternelle, aucune préoccupation religieuse. On peut dire que l'œuvre de Proust est de la psychologie pure, plus proche de la science que de l'art, et qu'il s'est uniquement préoccupé de constater, d'enregistrer, d'analyser. André Gide est le contraire. Il s'est intéressé à l'homme dans la mesure où l'homme a un destin inconnu, mystérieux, divin peut-être, à réaliser. Il n'y a pas un personnage de Gide, depuis les romans de sa jeunesse jusqu'à ses *Faux Monnayeurs*, qu'il soit scandaleux ou honnête, qu'il recherche la vertu ou le vice, qui ne soit préoccupé d'une loi morale (le mot entendu ici encore au sens que nous avons défini plus haut), d'un principe de conduite et d'un but à atteindre. L'humanité, chez André Gide, n'existe que comme un reflet de la divinité.



Le sujet de ses livres est la lutte de l'homme contre son destin religieux et la recherche, la poursuite du salut.

Vous voyez donc que Marcel Proust et André Gide, semblent avoir proposé à notre observation ce que Jacques Boulenger vient d'appeler dans un titre de ses romans, le « Miroir à deux faces » de l'humanité : Marcel Proust, le côté humain, André Gide, le côté divin. A vous de choisir, à vous de savoir si vous préférez l'observation méticuleuse et désintéressée ou si, au contraire, vous aimez mieux la parole du moraliste et, comme disait Jacques-Emile Blanche, des prédicateurs.

*Nouritures Terrestres*, c'est un sermon, mais un sermon d'un genre particulier, et André Gide écrit pour quelqu'un, pour un jeune homme, pour lui livrer le secret de son rétablissement. C'est au lendemain de sa renaissance, après sa maladie et son voyage, alors qu'il croit avoir trouvé sa route, comme il dit, qu'il écrit ce livre à l'usage de tous ceux qui la cherchent. Je voudrais vous faire entendre

ces accents passionnés, pascalien, la belle ordonnance de la charité intellectuelle, avec lesquels André Gide s'adresse à son lecteur inconnu, auquel il donne le nom charmant de Nathael.

« Nathael, j'aimerais te donner une joie que j'ai donnée encore aucun autre. Je ne sais comment te la donner, et pourtant cette joie je la possède. Je voudrais m'adresser à toi plus inti-



Marcel Proust à vingt et un ans.

Dessin de Paul Baignères.

nement que je l'a fait encore aucun autre, je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert ou fermé bien des livres, cherchant dans chacun plus qu'il ne t'avait encore révélé, où tu attends encore, où ta ferveur va devenir tristesse de ne pas se sentir soutenue. Je n'écris que pour toi, je ne t'écris que pour cette œuvre. Je voudrais écrire ce texte libre de toute pensée, toute émotion personnelle me semblant absente, où tu croirais ne voir que la projection, de ta propre ferveur. Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes. »

Sentez-vous l'inspiration protestante, la ferveur religieuse, le génie du prosélytisme ? Et comme il pense que la meilleure manière de se communiquer aux autres, de les inspirer est de s'expliquer soi-même, écoutez-le nous dire avec

quelle joie il est revenu à la vie et quelle douleur il a connue dans la découverte du monde, en Afrique, dans cette lumière dont il restera indéfiniment grisé, dans cet Extrême-Orient qui le poursuivra toujours.

« Tu n'imagines pas, Nathael, ce que peut devenir enfin cet abreuvement de lumière et la chausse extase que donne cette persistante sensuelle, une branche d'olivier dans le ciel, le ciel au-dessus des collines, un chant de flûte à la porte d'un café... Alger semblait si chaude et pleine de fleurs que j'ai voulu la quitter pour trois jours, mais à Blidah où je me réfugiai j'ai trouvé les orangers en fleur. Je sors dès le matin, je me promène, je ne regarde rien, et je vois tout ..... Il me semble alors, à chaque instant nouveau, n'avoir encore rien vu, rien goûté. Je m'éprends, dans une désordonnée poursuite, de choses fuyantes. Je courus hier au haut des collines qui dominent Blidah pour voir un peu plus longtemps le soleil, pour voir se coucher le soleil dans les nuages avant de colorer les terrasses blanches. Je surpris l'ombre et le silence sous les arbres, je rôde dans la clarté de la lune, j'ai la sensation souvent de nager dans l'air lumineux et chaud qui m'enveloppe et par moments me soulève. Je crois que la route que je suis est ma route et que je la suis comme il faut. »

Vous voyez qu'au milieu des sensations les plus éperdues, les plus matérielles, les plus sensorielles, la préoccupation d'inquiétude subsiste. Et la conclusion de cette « Nourriture terrestre », c'est que, pour se débarrasser de l'inquiétude, il faut l'accepter, il faut l'aimer, il faut, non pas la fuir, mais en quelque sorte l'exalter ; il faut s'appliquer à en faire naître de plus en plus une vie, une vie intense, une vie magnifique, une vie rayonnante, une vie intelligente. (*Applaudissements*.)

Et après avoir ainsi exposé presque tout le programme, comme je vous le disais, d'un sermon, sa première solution au problème de l'inquiétude qui est de s'imposer une discipline et un devoir envers soi-même, il adopte la forme romanesque, la forme non pas du roman proprement dit, mais d'un récit, et c'est alors qu'il fait *L'Immoraliste*, en 1902, et, en 1909, *La Porte Étroite*, qui composent un diptyque. Le problème est le même et les personnages sont à peu près analogues, sauf que, dans l'un c'est un homme, et dans l'autre une femme.

*L'Immoraliste*, mesdames et messieurs, est un récit bien personnel. André Gide se rap-

pelle — et voilà encore une ressemblance avec Marcel Proust — il se rappelle avec une grande complaisance ses souvenirs d'enfance. Et, à ce propos, croyez-vous que la mode actuellement si intense de raconter ses souvenirs d'enfance soit factice, ou, au contraire, correspond-elle à un caractère profond de l'âme de l'écrivain ? Je crois qu'en ce qui concerne les écrivains d'aujourd'hui, il y a beaucoup de l'influence subie et de la mode, et qu'après tout, comme on a toujours eu une enfance, il n'est pas très difficile de la raconter. Il n'est pas plus difficile d'avoir une vie, alors commençons par assurer : « J'ai été enfant... », et puis il n'est pas difficile de raconter les enfantillages. (*Rires*.)

Chez les grands, chez Marcel Proust, chez André Gide, d'où vient ce besoin impérieux... constant, de rappeler leur enfance ? C'est parce que l'enfant, c'est ce qu'il y a eu en eux de plus sincère, de plus naturel. A mesure que nous avons grandi, nous avons été au lycée, nous avons appris des choses, subi des influences, nous avons voulu ressembler à nos parents, et, par conséquent, à mesure que l'on vit, on se dénature, on perd la première sincérité de la candeur. Alors ceux qui sont uniquement préoccupés de retrouver leur moi profond, leur âme réelle, de trouver au fond d'eux-mêmes leur salut, se penchent vers cet enfant dont le père Hugo a dit :

« Devant qui l'homme rougit presque aujourd'hui. »

Il ne s'agit pas de la morale dont parle Victor Hugo, il s'agit de la sincérité naturelle, de la plénitude de vie, de la fraîcheur de sensation.

Dans *L'Immoraliste*, André Gide s'est plu à raconter ses souvenirs d'enfance. Je voudrais vous lire une page qui est peut-être une des plus curieuses de la littérature contemporaine, celle où il raconte comment il a guéri, car il a remonté en quelque sorte progressivement vers son passé. Dans *L'Immoraliste*, c'est la jeunesse, c'est l'adolescence. Dans *La Porte Étroite*, ce sera la toute petite enfance. Ici, il a vingt-deux ans. Ainsi il semble qu'il ait remonté sa vie en écrivant.



Rappelez-vous ce que je vous ai dit tout à l'heure de son voyage en Algérie, en Tunisie, de sa maladie grave, du péril de mort, de sa convalescence, et voici ses impressions...

« Rien de plus tragique pour qui crut mourir qu'une longue convalescence. Pour celui que l'aïe de la mort a touché, ce qui paraissait important ne l'est plus ; d'autres choses le sont, qui ne paraissent pas importantes ou qu'on ne savait même pas exister... L'amas sur notre esprit de toutes connaissances acquises s'écaïlle comme un fard et, par places, laisse voir à nu la chair même, l'être authentique qui se cachait. Ce fut dès lors celui que je prétendis découvrir, l'être authentique, le « vieil homme », celui dont ne voulait plus l'Évangile, celui que tout, autour de moi, livres, maîtres et parents, et que moi-même avions tâché d'abord de supprimer. Et il m'apparaissait déjà, grâce aux surcharges, plus fruste et facile à découvrir, mais d'autant plus utile à découvrir et valeureux... Je méprisai dès lors cet être secondaire, appris, que l'instruction avait dessiné par-dessus. Il fallait secouer ces surcharges. Et je me comparais aux palimpsestes ; je goûtais la joie du savant qui, sous les écritures plus récentes, découvre sur un même papier un texte très ancien infiniment plus précieux. Quel était-il, ce texte occulte ? Pour le lire, ne fallait-il pas tout d'abord effacer les textes récents ? Aussi bien n'étais-je plus l'être malingre et studieux à qui ma morale précédente, toute rigide et restrictive, convenait. Il y avait ici plus qu'une convalescence ; il y avait une augmentation, une recrudescence de vie, l'afflux d'un sang plus riche et plus chaud qui devait toucher mes pensées, les toucher une à une, pénétrer tout, épanouir, colorer les plus lointaines, délicates et secrètes fibres de mon être. Car, robuste ou faiblesse on s'y fait ; l'être, selon les forces qu'il a, compose ; mais qu'elles augmentent, qu'elles permettent de pouvoir plus, et... A vrai dire, je ne pensais point, ne m'examinais point. Une fatalité heureuse me guidait. Je craignais qu'un regard trop hâtif ne vînt à déranger le mystère de ma lente transformation. Il fallait laisser le temps aux caractères effacés de reparaître, ne pas chercher à les former.

» Laisant donc mon cerveau, non à l'abandon, mais en jachère, je me livrai voluptueusement à moi-même, aux choses, au tout qui me parut divin.

» Nous avons quitté Syracuse et je courais sur la route escarpée qui joint Taormine à La Môle, criant, pour l'appeler en moi : Un nouvel être ! Un nouvel être ! » (*Applaudissements.*)

Dans ce livre, *L'Immoraliste*, le héros, Michel, s'impose de se délivrer de toutes ses

inquiétudes : après avoir subi cette crise morale due à la maladie, il s'impose des devoirs contre tout, contre les hommes, contre la femme, contre l'amour. Il a été tuberculeux, il a craché le sang, sa femme l'a soigné, il a guéri, il est devenu un grand vivant, l'heureux que vous venez d'entendre. Alors c'est sa femme qui



M. André Gide, lors de sa mission au Cameroun.  
(Communiqué par Henri Martini.)

contracte la maladie, c'est elle qui va mourir, et elle meurt au cours d'un voyage qu'il refait dans l'illusion de la soigner, mais surtout pour sa propre culture intérieure, puisqu'il l'emmène dans les lieux qu'il voulait revoir parce que c'était là qu'il avait été malade.

Vous voyez donc ici la première solution proposée à l'inquiétude du destin. Nous sommes en présence de nous-même, allons-nous nous réaliser en nous livrant aux autres par l'amour, par le dévouement, par l'abnégation, ou simplement en nous imposant à nous-mêmes une règle stricte et de laquelle nous ne sortirons pas, pour l'épanouissement de toute notre puissance ? C'est là le véritable idéal, être soi-même le plus possible, aller au maximum de ses puissances, ne rien laisser perdre. Et



c'est pourquoi Gide, dans la plénitude de cette philosophie, considéra que la meilleure manière de se développer et de se réaliser soi-même dans sa perfection totale, est non pas vivre, mais décrire. C'est par là que lui-même a trouvé sa délivrance, tandis qu'il laisse ses personnages se débattre contre leurs instincts, avec leurs devoirs envers eux-mêmes.

Dans *La Porte Étroite*, la situation est renversée. C'est un jeune homme de quatorze ans qui est amoureux de sa petite cousine Alissa. Il n'a pas encore eu le temps de se poser beaucoup de questions : il aime, il aime tout naturellement. La vie est là. Le bonheur, ce sera Alissa, il ne pense qu'à l'épouser, à fonder avec elle un foyer, une famille, etc. C'est la jeune fille qui est préoccupée d'un idéal supérieur. D'ailleurs, elle y est conviée parce que sa sœur Juliette est amoureuse du même petit cousin et qu'il vaut mieux préférer le sentiment de Juliette au sien propre. Elle voit tout de suite un sacrifice à faire, elle le fait volontiers. Alissa se dit donc : « Il faut que je l'abandonne à Juliette. » Elle le fait d'autant plus facilement et volontiers qu'elle est extrêmement pieuse et qu'elle a pour idéal non pas l'amour, mais la sainteté. Elle va donc s'imposer, selon la discipline gidiennne, un devoir affreux, cruel, triste, qui est de faire croire à ce jeune homme qu'elle ne l'aime pas afin qu'il puisse songer autrement que par l'amour à son salut, alors qu'elle-même l'assurera par un renoncement.

Dans ce livre austère, il y a des pages charmantes, comme celle-ci, que je vais vous lire, qui est une symphonie des plus gidiennes qui soient, puisque vous allez trouver dans cette page tous les éléments qui peuvent se rassembler dans une âme de garçon de quatorze ans, protestant, habitué des offices, amoureux, déjà inquiet, préoccupé de son destin, d'autant plus qu'il y a quelques jours, il a aperçu dans sa famille un spectacle bien révélateur : comme il descendait l'escalier, il a vu et entendu une de ses tantes, très jolie et un peu légère, qui riait en présence d'un jeune officier. Et, non seulement parce qu'il était jeune, mais aussi parce qu'il était protestant, il a été extrêmement remué par ce spectacle et naturellement offusqué. Voici les dispositions dans lesquelles il se trouve lorsqu'il vient à l'office en se souvenant encore de cette vision, en écoutant le pasteur faire son sermon et en pensant à son grand amour pour Alissa ; vous allez voir comment tous ces éléments s'harmonisent, se combinent et composent véritablement une symphonie.

« Dans la petite chapelle, il n'y avait, ce matin-là, pas grand monde. Le pasteur Vautier, sans doute intentionnellement, avait pris pour texte à ses méditations ces paroles du Christ : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. » Alissa se tenait à quelques places devant moi. Je voyais de profil son visage. Je la regardais fixement, avec un tel oubli de moi, qu'il me semblait que j'entendais à travers elle ces mots que j'écoutais éperdument. Mon oncle était assis à côté de ma mère et pleurait. Le pasteur avait d'abord lu tout le verset : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. » car la porte large et le chemin spacieux » mènent à la perdition, et nombreux sont ceux » qui y passent. Mais étroite est la porte et » resserrée la voie qui conduisent à la Vie, » il en est peu qui les trouvent. » Puis, précisant les divisions du sujet, il parlait d'abord du chemin spacieux. L'esprit perdu, et comme en rêve, je revoyais la chambre de ma tante, je revoyais ma tante étendue, riante ; je revoyais le brillant officier rire aussi, et l'idée même du rire, de la joie, se faisait blessante, outrageuse, devenait comme l'odieuse exagération du péché. « ... et nombreux sont ceux qui y passent », reprenait le pasteur Vautier. Puis il peignait et je voyais une multitude parée, riant et s'avancant folâtrément, formant cortège où je sentais que je ne pouvais, que je ne voulais pas trouver place, parce que chaque pas que j'eusse fait avec eux m'aurait écarté d'Alissa. Et le pasteur ramenait le début du texte. Et je voyais cette porte étroite par laquelle il fallait s'efforcer d'entrer. Je me la représentais, dans le rêve où je plongeais, comme une sorte de lami noir où je m'introduisais avec effort, avec une douleur extraordinaire où se mêlait pourtant un avant-goût de la félicité du ciel. Et cette porte devenait encore la porte même de la chambre d'Alissa. Pour entrer, je me réduisais, me vidais de tout ce qui subsistait en moi d'egoïsme. « ... car étroite » est la voie qui conduit à la vie », continuait le pasteur Vautier. Et par delà toute macération, toute tristesse, j'imaginais, je pressentais une autre joie pure, mystique, séraphique, et dont mon âme déjà s'assoiffait. J'imaginais cette joie comme un chant de violon à la fois strident et tendre, comme une flamme aiguë où le cœur d'Alissa et le mien s'épuisaient. Tous deux nous avançons, vêtus de ces vêtements blancs dont nous parlait l'Apocalypse, nous tenant par la main et regardant un même but.

« Qu'importe si ces rêves d'enfant font sourire ! Je les redis sans y changer un mot. La confusion qui peut-être y paraît n'est que dans

les expressions et les imparfaites images pour rendre un sentiment très précis. « Il en est peu qui la trouvent », achevait le pasteur Vautier. Il expliquait comment trouver la porte étroite. « Il en est peu... » Je serai de ceux-là.

» J'étais parvenu, vers la fin du sermon, à un tel état de tension morale que, sitôt le culte fini, je m'enfuis sans chercher à voir ma cou-

ment le roman le mieux venu de toute la littérature gidiienne. C'est celui qui ressemble le plus au roman ordinaire par sa composition, par sa facture, et aussi celui qu'il a le mieux réussi. On y voit l'analyse d'un pasteur qui a une foi tellement solide et claire qu'il ne se rend pas compte que la petite aveugle qu'il a recueillie chez lui finit par lui inspirer un



Un souvenir de la mission André Gide au Congo. — Les élégantes Congolaises.

(Communiqué par A. Haringue.)

— par fierté, voulant déjà mettre mes solutions (car j'en avais pris) à l'épreuve, et pensant la mieux mériter en m'éloignant d'elle aussitôt. » (*Applaudissements.*)



Vous voyez tous les méandres de cette inquiétude. Vous voyez qu'il n'y a pas une démarche des héros de cet écrivain qui ne soit un problème moral posé. Vous voyez qu'il n'est aucune de ses imaginations ni aucune de ses sensations qui ne soient la traduction sensible de ses angoisses, de ses incertitudes, et que, si la voie est étroite qui mène à la vie, il ne l'a jamais quittée.

Sous la forme littéraire que nous n'examinons pas, l'œuvre d'André Gide s'est surtout manifestée, dans ces derniers temps, par deux romans : *La Symphonie Pastorale* et *Les Faux Monnayeurs*.

*La Symphonie Pastorale* est incontestable-

amour des plus profanes. Cette petite aveugle ne voit pas sur la terre, elle voit dans les âmes. Lui voit sur la terre, peut-être dans les âmes du prochain, mais pas dans la sienne. Et c'est cette sorte de lutte intérieure entre l'hypocrisie sentimentale et la claire vertu du pasteur qui constitue le caractère le plus intéressant de *La Symphonie Pastorale*. C'est un livre que tout le monde peut lire, et même avec agrément.

Je n'en dirai pas autant du dernier roman qui reste assurément, jusqu'à présent, son œuvre la plus importante, qui s'appelle *Les Faux Monnayeurs*.

Je n'entreprendrai pas, dans les quelques instants qui me restent encore, de l'entreprendre pas de vous en faire l'analyse. Je voudrais seulement vous montrer que *Les Faux Monnayeurs* sont l'aboutissement d'une très longue évolution du genre auquel ils appartiennent.

Le roman, vous le savez, mesdames et messieurs, n'existait pas, ou n'existait pour ainsi dire point : en dehors de *La Princesse de Clèves*, vous savez qu'il fut très peu de choses au XVII<sup>e</sup> siècle. Quand il commença à se développer avec les contes de Voltaire, ou *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, ou la *Marianne* de Marivaux, le *Gil Blas de Santillane* de Le Sage, il fut encore un accessoire par rapport à l'extension qu'il devait prendre plus tard, au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle. Le roman est par excellence le genre moderne. Pourquoi ? Parce que, dans le roman, notre âme complexe de modernes peut se mettre tout entière. Le roman peut participer de tous les autres genres, il peut tenir du poème épique, du récit, du théâtre, de l'essai, on peut y mettre de la fantaisie. Il est polymorphe. Il peut être réaliste ou imaginaire. Et de nos jours, ayant passé par toutes ces formes, il est incontestable que, dans le public, parmi les lecteurs et aussi parmi les écrivains, il y a une sorte de fatigue, je dirai presque de satiété de ce genre. On voudrait faire autre chose, on voudrait innover dans ce genre. C'est ce qu'André Gide a entrepris. Il sait très bien qu'on ne peut plus faire raisonnablement un roman comme Maupassant, Zola ou Alphonse Daudet : prendre des gens dans la rue, les décrire, les photographier, c'est un travail qui double le cinéma ou la photographie. D'autre part, scruter indéfiniment des âmes, couper des cheveux en mille, Proust l'a réussi, c'est fini. Il faut donc du nouveau. Les *Faux Monnayeurs* sont, à l'heure présente, la tentative la plus intelligente, — je ne dis pas la plus réussie, c'est une autre question ! — la plus intelligente, la plus concertée, la plus réfléchie pour donner au roman une forme, un caractère, un but nouveaux.

D'abord André Gide commence par nous raconter l'histoire exactement de la même manière que tous les romanciers ont fait avant lui : on voit un jeune homme qui découvre qu'il n'est pas le fils de son père et qui s'en va et qui, de ce fait, se trouvera, non pas comme on l'avait toujours cru, handicapé dans la société, mais au contraire tout à fait favorisé. Il n'aura pas de préjugés, il sera libre. Vous voyez un autre jeune homme qui abandonne son amie dans des circonstances graves, et vous en voyez un autre qui, par amour, vient..., etc. C'est une histoire comme partout, un fait divers, de la pure histoire romanesque. Mais voici l'innovation : parmi ces personnages qu'étudie André Gide, qu'André Gide nous propose en contemplation, il y en a un qui est romancier et qui, avec ce qui vient de nous être raconté, fait le

plan d'un roman. Alors les mêmes faits nous sont présentés d'abord tels qu'ils auraient pu arriver dans la vie, ensuite tels qu'ils sont réfractés, si j'ose dire, à travers une intelligence et un esprit créateurs. Il y a le journal d'Edouard qui est un roman fait, un roman imaginaire, un vrai roman, une véritable histoire qui est faite avec ce que nous avons lu dans les pages précédentes.

Vous voyez qu'il y a une superposition de plans. Mais ce n'est pas tout. Cet Edouard lui-même se trouve mêlé à l'action. Il a des amitiés avec les autres personnages ; il a des relations avec l'amie, avec Laura qui a été abandonnée, et il prend comme secrétaire le petit jeune homme Bernard, qui est un enfant naturel. Par conséquent, son œuvre fictive se trouve ainsi interférée, pénétrée par le récit réel que nous fait André Gide.

Et, en troisième lieu, André Gide interviendra encore à la fin de son roman en disant : « Voilà qu'entre la vie que je vous ai racontée au début et le roman que je viens de faire, tout est vérité. »

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Philosophie de l'inquiétude. Et il osera ainsi composer son roman sur le plan de la réalité, d'abord, sur le plan de l'art, ensuite, et sur le plan de la morale en troisième lieu, de façon que ses personnages, dont tous représentent un problème moral comme le personnage de *L'Immoraliste* ou de *La Porte Étroite*, finissent par converger et par nous présenter une conception de la vie où l'effort moral est la vérité.

Vous voyez qu'il y a là, incontestablement, encore une fois, avec bonheur ou non, une tentative extrêmement intéressante et d'un caractère polyphonique, si j'ose dire, dans la littérature. (*Applaudissements.*)



Mesdames et messieurs, dans un petit livre intitulé *Le Prométhée mal enchaîné*, d'André Gide, qui, comme tous les gens intelligents, a beaucoup d'ironie, il nous a rendu sensible, de la façon la plus pittoresque, l'idée que j'ai voulu vous développer dans cet entretien. Le père Prométhée, avec son aigle, habite le Caucase où il est enchaîné, se laissant manger le foie. Il est venu dans un café du boulevard. Il cause avec le garçon qui lui parle de ses clients. Il porte avec lui son pauvre aigle qui est déplumé, maigre, chétif. Tout à coup, il a faim. Alors, Prométhée ouvre son gilet, il sort son foie. Le garçon lui dit...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Prométhée explique son histoire. L'aigle, savez-vous ce que c'est ? C'est son inquiétude, c'est son supplice intime.

Tous nous avons un aigle, nous avons quelque chose qui nous dévore et nous tourmente. Alors qu'en faire ? On lui donne le foie. Il faut nourrir cet aigle-là. En effet, Prométhée finit par avoir un aigle de premier ordre, le plus beau de tous les aigles, et il est content avec son oiseau, il dit : « Admirez ce que j'ai fait avec mon foie ! »

« Eh bien ! nourrissons notre inquiétude, sacrifions-nous à elle. L'avenir est à ceux qui savent nourrir leur oiseau résolument, courageusement, prix de n'importe quelle douleur. (*Applaudissements.*) »

Il a fait encore, pour répondre à une critique, il a fait une autre petite sottise, comme il dit, dans laquelle il raconte à ses amis son projet de composer un ouvrage : *Paludes*. Ses amis lui disent :

— C'est complètement idiot ce que vous voulez faire là, cela ne tient pas debout, c'est trop petit, trop particulier.

Alors il explique que, par le trou d'une serrure, le trou de la serrure d'une porte, si on se tient très éloigné de la porte, on ne voit rien, mais que si, s'approchant, on met l'œil à la serrure, on peut voir un paysage féérique.

Eh bien ! mesdames et messieurs, quelle que soit l'œuvre d'André Gide que je n'ai pas voulu étudier, — j'ai simplement voulu me servir de son œuvre comme d'un trou de serrure duquel je vous ai demandé de bien vouloir approcher votre œil le plus possible, de façon à apercevoir l'immense panorama de l'inquiétude contemporaine, — je ne sais pas si Gide a résolu le problème, je pense qu'il l'a résolu pour lui-même en écrivant : « Moi, cela m'est égal, parce que j'écris *Paludes*. »



Je disais tout à l'heure, parlant de Gide : gentilhomme fermier, très courtois. Il a encore une caractéristique assez curieuse, c'est qu'il n'a presque jamais l'air d'être installé nulle part. Il y a des êtres ainsi, qui sont dans une espèce de perpétuel campement, ils vont toujours de l'avant. Mais la moyenne de l'humanité a besoin de s'installer. Nous sommes un peu casaniers, nous voulons être confortablement et durablement assis.

Par conséquent, je crois que Gide a admirablement posé le problème, je ne crois pas qu'il l'ait résolu puisque sa réponse à lui est

de faire son œuvre. Mais ceux qui ne sont ni écrivains, ni artistes, ni musiciens, comment vont-ils se tirer de là ?

La réponse, je vais vous la proposer par une observation dont je ne suis pas l'auteur, mais qui m'a été, ces jours-ci, proposée par une femme extrêmement intelligente, un peu pleine de féminité, et qui me disait :

— N'avez-vous pas remarqué que tous les



M. Gaston Rageot.

(Photo Starlingue)

écrivains, et ils sont innombrables, qui ont peint des inquiets, ne peignent jamais que des hommes ? Il y a des jeunes hommes inquiets, il n'y a pas de jeunes filles inquiètes.

Cette observation m'a profondément frappé, j'y ai réfléchi et je crois en avoir trouvé la raison. Je ne vous proposerai pas la plus simple de toutes. Je vous ai dit que les ironistes étaient très intelligents, je pourrais ajouter que, pour être inquiet, il faut l'être, c'est peut-être la raison pour laquelle il n'y a que des hommes... C'est une vieille explication dont je rougis... (*Rires.*) Je crois que c'est parce que les femmes sont plus directement en contact avec la vie que tous ces éléments intellectuels, logiques, scientifiques que nous avons vu troubler les esprits depuis le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. leur sont plus étrangers, et que si elles étaient

enclines à s'y abandonner, il y a des lois impérieuses de la vie, ne fût-ce que celle de la maternité, qui les ramènent constamment au véritable sens de l'existence qui est l'amour, l'abnégation et le dévouement.

La vie est un élan. Evidemment, dans l'élan, il est préférable de savoir où l'on va, mais peut-être la science et la vie d'aujourd'hui sont-elles en train de nous révéler qu'au contraire

toute destinée, même physiologique, même l'évolution de l'embryon dans la nature, est de caractère imprévisible, et que ce qui compte, c'est le mouvement, mais le mouvement volontaire. Élançons-nous, mais élançons-nous avec toute notre âme et avec la certitude que cet élan sera fructueux (1). (*Longs applaudissements. Rappels.*)

GASTON RAGEOT.

